

## Littérature et cinéma

---

Numéro 22, novembre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52121ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

(1960). Littérature et cinéma. *Séquences*, (22), 30–30.

# Littérature et cinéma

L'Académie française vient de recevoir dans ses rangs le célèbre cinéaste René Clair.

À l'occasion de sa nomination, il a donné à un représentant du Figaro Littéraire quelques aperçus personnels sur le problème, déjà si souvent traité, des rapports entre la littérature et le cinéma.

— Si je dis que l'Académie a peut-être eu l'idée d'accueillir le cinéma, quelques-uns de ses membres ne vont-ils pas trouver que j'en fais une affaire un peu bien personnelle ? Il est vrai que le théâtre aurait suffi à Pagnol et à Marcel Achard pour se rendre . . . immortels. Quant à Cocteau, la poésie . . .

Qu'aurait été René Clair si le cinéma n'avait pas existé et que, par extraordinaire, il ne l'eût pas inventé ? La réponse jaillit :

— Parbleu ! J'aurais été écrivain.

Ce conditionnel fait bon marché de romans comme *Adam* (un titre bien « 1926 »), *De fil en aiguille* ou *La Princesse de Chine*, qui ne furent à aucun moment des films potentiels, des lectures attendant l'oeil de la caméra.

— Ce romancier qui s'appelait René Clair n'a-t-il donc pas essayé d'imposer des sujets au cinéaste du même nom ?

— Non, car le premier ignorait le second. Je n'ai jamais songé à tirer des scénarios de mes romans. Ce n'était pas « fait pour ».

— Et vous, étiez-vous profondément fait pour le cinéma ?

— Peut-être pour le théâtre . . . Mais le cinéma était là, si jeune, si neuf, si tentant. Songez que nous étions, à l'égard de ce nouveau moyen d'expression, dans un âge comparable à celui des Grandes Découvertes ! Alors, j'ai écrit pour le cinéma ; je dis bien : écrit. Mes scénarios sortent de mon encrier et leur tournage ne fait que prolonger ce travail de plume.

S'il est vrai que je n'ai jamais mis en scène le film d'un autre, j'ai, bien entendu, emprunté des sujets. *Un chapeau de paille d'Italie*, c'est, avant tout, une pièce de M. Eugène Labiche. Ah ! Labiche, quel scénariste ! Oui, l'un des trois grands scénaristes qui, par la force des choses, s'ignorèrent. Les deux autres sont Dumas le Père, auteur de merveilleux westerns avant la lettre, et Edmond Rostand.

— Rostand ? J'attendais plutôt Shakespeare !

— Shakespeare, bien sûr ! Orson Welles et Laurence Olivier le savent . . . Mais restons en France. Je dis Rostand parce qu'il est, à tout le moins, le

génial inventeur du doublage. . . Vous ne voyez pas ? la scène du balcon . . .

— Et Feydau ?

— Inadaptable ! Il y a chez lui un côté « cour et jardin », un côté spécifiquement « théâtre » qui sombrerait à l'écran, et ce serait grand dommage. Et puis, vous savez l'importance de l'entracte chez Feydau, le « suspense » qu'il ménage. Le cinéma ne peut dire à son spectateur : « Allez donc fumer une cigarette dans le hall. On vous montrera la suite après la petite sonnerie ». Le cinéma ne peut pas refermer le livre sur un signet ; il lui faut aller jusqu'au bout, et cela dans un temps donné. Le spectacle est ici un contrat passé entre l'auteur et le public. Si l'auteur y faut, il prend même figure que le raseur adossé à la cheminée et contant son histoire parmi les bâillements.

— Il y a donc une « manière de raconter » au cinéma comme en littérature ?

— Oui, mais avec ceci que le cinéma ne saurait rendre compte des états d'âme . . . ne sursautez pas ainsi ! On a écrit beaucoup de choses sur le cinéma, et moi-même j'ai publié *Le cinématographe contre l'esprit*. Entendez-le comme une invite à l'action, de préférence dramatique. Le cinéma est le moyen de « mettre en action ». Aucun texte philosophique, si filandreux soit-il, ne changera ceci, qu'on peut voir dans les livres : les grands tragiques ne montrent pas l'action. Je m'amuse souvent à démonter Racine — d'une construction si parfaite ! — mais il ne me viendrait jamais à l'esprit de tourner une *Bérénice*. L'abstraction est intraduisible au cinéma : ce serait aussi hasardeux que de traduire la poésie dans une langue étrangère. De même pour Stendhal, à cause de ce qui se passe dans la tête de Mosca ou de la Sanseverina. Dumas, oui ; Hugo, oui ; Stendhal, non ! Il n'est pas jusqu'à Shakespeare, qui ne perde, en traduction, ce que Gide appelait « le bénéfice poétique du doute ».

Il nous faut des écrivains ! Des écrivains qui créent pour le cinéma. Nous aurons toujours assez de metteurs en scène !